

parc. La voix des chiens de chasse se fit entendre de plus près, et Berthe se leva et se plaça sur la porte du perron.

— Mère ! mère ! Voilà le lièvre ! Comment ! Léon l'a manqué ! lui ! Ce n'est pas croyable. Bon ! voilà les chiens qui perdent la piste ! Léon sera furieux.

Et la jeune fille, sans quitter le perron, se mit à crier en vrai fils de chasseur :

— Ici, Dominante ! Ici, Brifant ! Au retour, mes gars ! Ah ! voilà Léon.

En effet on entendit au dehors une voix retentissante :

— Berthe ! As-tu vu la bête ?

— Oui, Léon ! elle a passé là, en suivant le gazon, entre ces tilleuls et les maronniers.

— Bon ! le lièvre y passera dans un quart d'heure. Merci, Berthe. Dominante !

Léon se tut, et Berthe revint vers sa grand-mère.

— Ce cher Léon ! dit Mme de Ghistelle, il n'a que ce défaut : aimer trop la chasse.

— Dame, grand-mère, il faut bien une distraction à la campagne ! Et si, depuis dix ans, il est resté à la campagne, c'est bien pour nous : à la mort de mon pauvre père, nos affaires étaient en grand désordre, tu le sais. Grâce à Léon, à ses soins, à son activité, à son intelligence, nous sommes en pleine prospérité !

— C'est vrai. Il a même négligé sa terre, à lui, pour donner ses soins à la nôtre, et il est plus souvent à Ghistelle qu'à Saint-Haon. Ce qui n'empêche pas qu'il pourrait de temps à autre laisser le fusil pour un livre, la ferme pour le salon et les bêtes pour les gens.

— Ah ! te voilà, méchant mère, avec tes épigrammes ! Tu sais bien que Léon, quand il veut, est tout à fait gentilhomme.

Mme de Ghistelle sourit, leva la tête et dit vivement à Berthe :

— Eh bien ! épouse-le, s'ors ; je ne demande pas mieux.

Berthe éclata d'un franc rire :

— Bien ! grand-mère ! T'y voilà encore ! Tu sais bien que ce n'est pas mon idée ! D'ailleurs, Léon... c'est mon frère en que que sorte ! Et l'on n'épouse pas son frère. Pourquoi épouserais-je Léon ? Il y a vingt ans que je le connais, d puis ma naissance ; je suis trop habituée à lui, je l'aime trop ! Je ne pourrais pas l'aimer davantage ! Et quand on se marie, c'est pour aimer celui qu'on épouse bien plus après qu'avant !

En parlant ainsi, Berthe riait. Mme de Ghistelle répliqua cependant :

— N'importe, ma fillette ! J'en suis pour ce que j'ai dit : tu devrais épouser Léon !

— Oh ! encore, chère mère ! Mais tu sais bien que c'est impossible, tu sais bien que...

— Ah ! Berthe ! Je t'ai défendu de parler de cela.

— Cependant, grand-mère, je t'assure...

— Moi, je t'assure que c'est une folie ou plutôt un enfantillage...

— Mais, grand-mère...

— Asses, mademoiselle !

Berthe était embarrassée, n'osant continuer et regrettant de se taire ; un nouvel incident vint la tirer de peine : une voix se fit entendre sous la fenêtre, voix un peu basse et et chevrotante, qui chantait :

Qui est ce qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine !

Berthe se précipita vers la fenêtre et dit à voix basse :

— Antoine ! veux-tu te taire ? Tu vas faire peur au lièvre que M. Léon attend.

Antoine répondit, sans montrer la tête :

— Oh ! s'il s'agit de M. Léon, si enco !

— Mais, que fais-tu là, Antoine ?

— Je ratisse, mademoiselle, je ratisse !

— Mais, Antoine, ce n'est pas à toi de ratisser ; c'est au jardinier. Toi, tu es cocher, c'est bien assez de travail pour ton âge.

— Le jardinier est à la pêche aux écrivisses, mademoi-

selle, parce qu'il est un paresseux et que tous les domestiques ne font rien quand M. Léon n'est pas là.

D'ailleurs, mademoiselle les encourage, mademoiselle est trop bête ; mais il faudra bien que cela change quand mademoiselle aura épousé M. Léon.

— Veux-tu te taire, bavard !

Et Berthe s'éloigna de la fenêtre ; au même instant, un coup de feu retentit, et Léon s'écria :

— Touché, cette fois ! Écroulé ! Tout beau, Dominante ! tout beau ! tout beau ! Antoine, à toi le lièvre ! Au retour, mes gars ! au retour !

Et Léon parut à la porte du salon, le fusil sur l'épaule, l'air joyeux et l'œil brillant. Il posa son fusil contre un meuble, alla embrasser Mme de Ghistelle et tendit la main à Berthe.

— Bonjour, chère tante ! Bonjour, petite ! Tu vas bien, toi ? Léon s'assit près du fauteuil de la grand-mère, jeta son chapeau loin de lui et essaya son front baigné de sueur :

— Maintenant, chère tante, parlons des affaires sérieuses.

— Voyons, mon ami, dit la marquise.

— Primo, j'ai renouvelé le bail de Laurencin. C'est un brave homme qui paye très bien.

— Tu as bien fait, dit la marquise.

— Secundo, j'ai renvoyé Martineau ; c'est un mauvais gars qui cultive mal et ne paye pas mieux.

— Oh ! ce pauvre Martineau ! fit Berthe.

— Je te dis que c'est un mauvais drô e ; d'ailleurs, ça ne te regarde pas. Tertio, j'ai diminué de cent francs le bail de Mâchfr. Son fils est conscrit, et c'est une perte sèche. On n'est pas riche du malheur des pauvres.

— Très bien ! fit Berthe, tu es bon !

— Certainement, je suis bon ! Ne vas-tu pas me baiser les mains ? Quarto, j'ai vendu la graine de trèfle 2000 francs. C'est joli, j'espère ; ce qui fait que votre revenu s'élèvera cette année à 17,375 francs net.

— Mais c'est magnifique ! dit Mme de Ghistelle. Et c'est à toi que nous devons nos splendeurs !

Attendez donc, chère tante ; il y aura pour 3000 francs de réparations à la toiture.

— Va pour 3000 francs.

— C'est tout. Êtes-vous contente ? Oui ! très bien. A propos, Berthe, merci : tu m'as fait tuer le lièvre, sa's-tu ?

Comme Léon parlait ainsi gaiement, d'un ton ouvert et amical, les douze coups de midi sonnèrent à la pendule. A ce bruit, Berthe se leva vivement.

II

COMMENT LE FACTEUR DE LA POSTE EST UN PERSONNAGE IMPORTANT, DE MIDI A MIDI UN QUART

— Midi ! s'écria la jeune fille. Le facteur devrait être arrivé.

— Sois tranquille ! dit Léon, il arrivera ! C'est étonnant, l'arrivée de ce vieux bonhomme te met toujours en l'air ! Tantôt une lettre, tantôt une *lettre*, tantôt le *Journal des Dames*, tu as toujours une raison pour sauter sur tes petits pieds dès qu'arrive l'heure du citoyen facteur ! Reste donc tranquille !

Mais Berthe, sans tenir compte des paroles de son cousin, se leva et alla se placer sur la porte du perron.

Au bout d'un moment la jeune fille s'écria :

— Ah ! le voilà ! Que fait-il donc ? Il s'arrête, il cause avec le vieux père Lanchemain ! Bon ! il s'assoit sur le banc des Quatre Pompiers ! Ils n'en finissent pas. C'est désespérant.

Et Berthe se mit à frapper du pied à petits coups secs et fréquents, si bien que Léon se leva presque impatienté.

— Eh bien ! je vais te le chercher, moi, ton courrier, tes lettres du couvent et ton *Journal des Dames*.

Et Léon s'élança hors du salon.

Comme il est bon pour toi et pour nous ! dit la grand-mère

— Bon ! excellent !

— Et tu ne veux pas l'épouser ! Est-ce que tu le trouves laid, par hasard !